

18 974 KILOMÈTRES

Images kaléidoscopiques éblouissantes qui m'accompagneront probablement toute ma vie. Des milliers de vignettes stockées dans ma mémoire à 18 974 kilomètres, entre février et avril 2023. Le temps du Randell Cottage. Certaines d'entre elles sont déjà intégrées à mon récit. D'autres, intactes, attendent leur tour pour nourrir mes pages, alimenter mes inventions, enrichir mes personnages.

Outre celles, emmagasinées dans mon hippocampe, il y a les photos et vidéos enregistrées dans mon smartphone. Je les regarde souvent. Je me souviens de chacun de ces moments car je les ai vraiment vécus, ce sont des images que j'ai vraiment retenues. Je n'étais pas en train de penser à un futur texte comme je le fais habituellement, non, j'étais là, pleinement présente, je prenais vraiment le temps de vivre ces instants avec mes cinq sens.

Lors de cette résidence, je n'avais pas réussi à écrire, je veux dire, écrire vraiment, entrer corps et âme dans l'écriture, je notais plutôt des impressions et des pensées. Si j'ai résisté autant avant d'entrer dans la vraie écriture, c'est aussi parce que je voulais rester dans cet entre-deux, en dehors de l'espace de la littérature car j'étais trop occupée à inscrire ces paysages et ces visages dans ma mémoire sensorielle. Je voulais me maintenir sur cette lisière qui séparait le réel de la fiction, à revisiter ces images qui m'habitaient. Comme si je ne voulais pas qu'elles soient remplacées par celles que je devais inventer pour le roman. C'était trop tôt pour basculer dans un univers fictif, je voulais demeurer sur cette île, en bas à droite du planisphère, avec celles et ceux qui faisaient de mon séjour un temps de quiétude et de plénitude absolues, dans ces lieux qui ont imprimé ma rétine pendant ces deux mois et demi.

Il y a donc des visages et des paysages. D'abord les visages qui composaient le noyau dur, qui étaient là à chaque fois que j'avais besoin de poser une question, d'organiser mon temps, mon travail, mes visites, aussi bien pour des questions pratiques que pour accompagner ma recherche artistique. Merci infiniment Jean, Eric, Christine, Lise, Claire pour votre accueil et générosité, pour vos talents respectifs.

Il y a d'autres visages qui m'ont éclairée par leur expérience, leur érudition, leur amitié ou uniquement par leur présence à un moment ou un autre de mon séjour.

Il y a eu les paysages. Ceux de Wellington bien sûr mais aussi ceux que j'ai glanés en voyageant à travers les deux îles, à m'émerveiller des volcans, des lacs, des glaciers, des plages, des montagnes, des forêts, des sources, des rivières, des prairies, des rochers, des animaux, des arbres, des fleurs.

Il y a eu ensuite tous ces lieux de savoir. Les musées, les bibliothèques, les archives, un peu partout en Nouvelle-Zélande, formidablement organisés et accueillants où j'ai fait connaissance avec mes personnages. Oui, aussi étrange que cela puisse paraître, j'avais l'impression de chercher des traces de personnes ayant réellement existé lorsque j'effectuais des recherches pour pouvoir inventer des figures pourtant fictives. Je les cherchais et je les trouvais. Je découvrais leurs lieux de naissance et d'enfance, leurs maisons, leurs objets, leurs parcours. Au fur et à mesure que je lisais des documents sur ces femmes qui avaient vraiment traversé la grande Histoire, le roman se livrait à moi. À travers leurs trajectoires, les destinées de mes personnages à venir s'incarnaient devant mes yeux, je ne faisais que prendre des notes pour les assembler plus tard.

Il y a eu enfin, des mots. Des mots de cet anglais si particulier, cette langue singulière née de la rencontre des *settlers* avec cette île et ses premiers habitants, avec cette nature flamboyante et omniprésente. Et puis bien sûr des mots maoris. Magnifiques de musicalité, de spiritualité et de rythme.

Quelques mots sur les miracles de l'écriture :

Juste avant de postuler pour cette résidence, j'étais allée en Égypte. Invitée par l'Institut français, j'avais présenté à Alexandrie une lecture musicale de mon roman Trésor national et j'y avais participé à des débats. Lors de ce voyage, j'avais appris que des soldats néo-zélandais y avaient fait une halte avant de partir pour Gallipoli. Et en rentrant, j'avais vu l'appel pour la résidence et j'y avais répondu.

Mais là-bas, j'avais aussi découvert autre chose qui allait se relier à ce projet : la maison du grand poète Constantin Cavafis qui a écrit :

Tu as dit

J'irai vers un autre pays, j'irai vers un autre rivage, pour trouver une autre ville

Tu ne trouveras point d'autres pays, tu ne trouveras point d'autres rivages, cette ville te poursuivra toujours

Tu traineras dans les mêmes rues, tu vieilliras dans les mêmes quartiers, et grisonneras dans les mêmes maisons

Toujours tu termineras ta course dans cette ville

N'espère point autre chose, il n'y a aucun autre bateau pour toi, aucune autre route.

Un an plus tard, en pleine écriture de « mon roman kiwi », je me souviens de ces vers – que pourtant je connaissais depuis longtemps – et la boucle est bouclée. « Aucun bateau, aucune route ne me mènera ailleurs » donc. Oui, si j'écris ce roman, ce n'est que pour me consoler de mon exil. Si je suis allée au point le plus éloigné du globe, c'est pour raconter cet

éloignement-là, pour que mes personnages retracent ce trajet-là, dans le sens inverse de l'histoire : Gallipoli, Alexandrie, Wellington. (Avec bien sûr mes deux villes, Paris et Istanbul)

Il a donc fallu faire tout ce chemin pour tomber sur un lieu cher à mon cœur, la terrasse de mes parents où je regardais Gallipoli, topographie profondément ancrée dans les mémoires collectives néo-zélandaise et turque, mythe fondateur pour les deux pays. Je regardais cette presque île depuis 25 ans, depuis la maison familiale avec l'intuition qu'il y avait là, quelque chose à écrire sur cette histoire commune aux deux nations, sans penser une seconde que je poserais un jour mon regard sur l'autre hémisphère pour le faire.

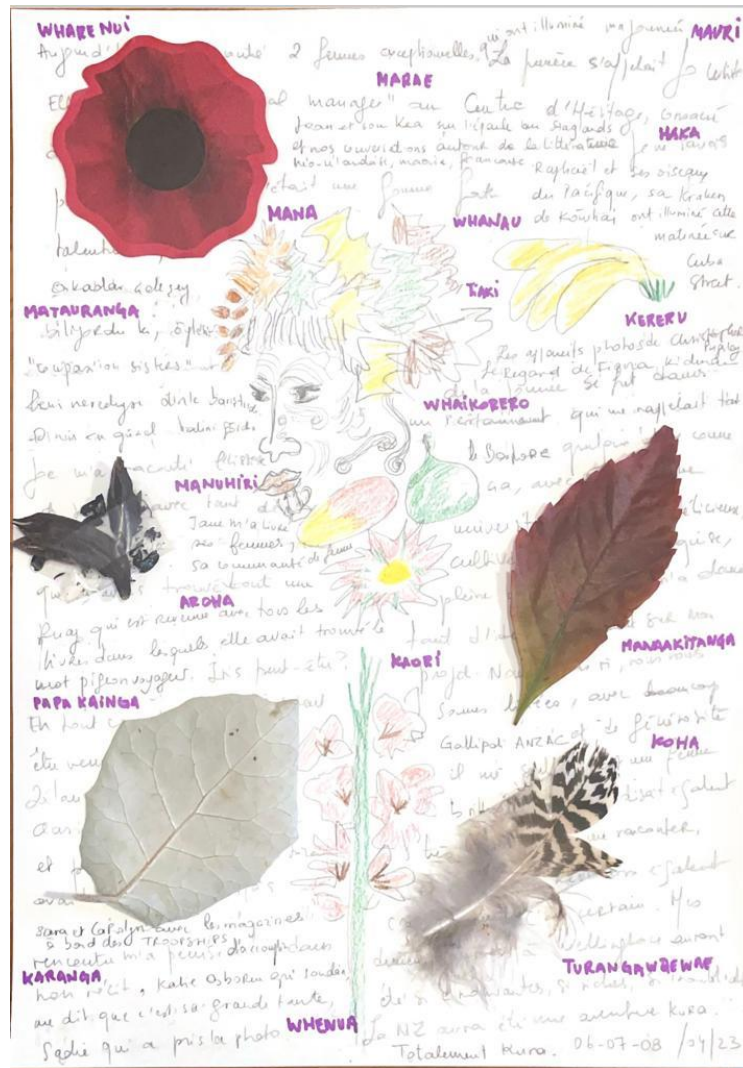
Je ne pouvais pas non plus savoir avant d'arriver à Wellington, à quel point ces deux terres se ressemblaient avec leurs vents fous, leurs côtes sauvages, leurs lumières changeantes, leurs collines brumeuses. Et à quel point elles étaient liées par les éléments : 48 heures après mon atterrissage, la planète se déchaînait : ma Turquie natale était secouée par « le séisme du siècle » et Aotearoa, par « le cyclone du siècle ». Comme si la faille sismique anatolienne longeait le centre du globe terrestre et connectait les deux terres volcaniques. Sidérée dans mon cottage, je suivais simultanément les nouvelles des deux catastrophes naturelles alors que j'étais là pour écrire des destins qui avaient traversé la guerre dans ces deux pays. Pendant ce temps, la planète grondait, nous rappelant qu'il nous fallait à tout prix la paix si nous voulions survivre. Plus que jamais, je me rappelais l'épigraphe que j'avais choisi pour mon dossier de candidature :

La guerre est une obsession de vieux, qui envoient les jeunes la faire.

Homère, Iliade, écrit il y a 3000 ans, probablement face à Gallipoli

Traduction d'Alessandro Baricco

Merci infiniment pour avoir illuminé ce séjour (dans l'ordre chronologique des rencontres) à Christine Hurley, Lise Bourguet, Nick Hurley, Claire Wastiaux, Sian Robyns, Eric Soulier (Conseiller Culturel et Scientifique), Jean Anderson, Madame l'Ambassadrice Laurence Beau, Cherie Jacobson et Nicola de la Maison de Katherine Mansfield, Winston Roberts de la National Library, Neil Harrap, Cécile Bonnifait, Franck Monnet, les équipes des Alliances Françaises et de l'Ambassade de France, Jeremy Macey, Robyn Skrzynski, Rita ..., Christopher Pugsley, Fiona Kidman, Sarah Wilkins, Scott ..., Adrienne Bushell et tous les membres du Trust et du Jury, Helen Osborn, James Norcliffe, France Grenaudier-Klijn, Raphaël Richter-Gravier, Sara Coterall, Helen Osborne, Antoinette Cor, Miria ..., Whiti Hereaka, Antonio Viselli, Jane Tolerton, Isabelle Poff-Pencole, Yves-Louis Dorsemaine, Lucy Alabaster, Carolyn Carr, Jo White et les anciennes résidentes Florence Cadier et Karin Serres, ainsi que Caroline Deruas, mon amie si chère et mon mari qui ont fait 18 974 kilomètres pour m'y rejoindre.



Une petite création modeste, un index illustré disons. Un petit collage, une carte graphique mentale de quelque chose à venir, accrochée au-dessus de mon bureau parisien à 18 974 kilomètres de là où elle a été fabriquée, un atelier de dessin à la City Gallery de Wellington, un dimanche après-midi d'automne austral.